



Café Corneille
Jean-Jacques Nuel

Publication: 2008

Catégorie(s):

Tag(s): nouvelle littérature

Il a attendu longtemps avant de se rendre au café Corneille.

Le café se situe comme son nom l'indique rue Pierre Corneille, au numéro 134, tout près de la préfecture. Jean-Paul connaît bien la préfecture pour y avoir travaillé très longtemps, près de vingt ans ; il connaît bien le bistrot pour y être venu en ce temps-là, prendre un café après le repas à la cantine ou boire une bière après l'heure de fermeture des bureaux. C'était alors un établissement ordinaire, un bistrot de quartier (qui faisait déjà restaurant à midi), sans rien de particulier. Il n'était pas question de livres. Ni à plus forte raison de littérature. Voici trois ou quatre mois, il a lu un article dans *Le Progrès* consacré à ce café-bibliothèque de Lyon – où le client peut à la fois boire et lire un livre, si ça lui chante, le temps de sa consommation. On peut également échanger un de ses propres livres avec un ouvrage détenu au café. Paul Pavillon, ancien journaliste et critique au *Progrès*, qui sait par cœur tous les lieux littéraires de la ville, lui en a une fois parlé au téléphone. Une femme qui adore les livres anime ce lieu peu commun. Jean-Paul a fréquenté des librairies qui faisaient salon de thé, mais jamais un bistrot qui se mêle de littérature.

Il faudra bien se rendre à ce café de la rue Pierre Corneille, un jour ou l'autre, s'était-il dit après avoir commencé à écrire un texte intitulé provisoirement *Café Corneille*. Il a écrit quelques paragraphes, quelques pages avant même d'y être allé (ou retourné), comme un cinéaste qui tournerait des scènes de son film avant les repérages. Il aurait pu continuer ainsi, sur la lancée, se contentant de le connaître par oui-dire, et inventer le reste, la littérature relève avant tout de la fiction. Ecrire toute une nouvelle sans lien avec rien de réel. Il aurait même pu insérer sur la page de garde la précaution d'usage que l'on rencontre parfois au seuil de romans ou de films: *Toute ressemblance avec des personnes ou des lieux existant ou ayant existé résulterait d'une pure coïncidence et ne saurait engager la responsabilité de l'auteur*. Mais au fond de lui, tenace, indélogeable, cette manie de la précision, de la vérification. Ce scrupule du repérage, comme s'il avait besoin de la caution du réel, des détails vus et vérifiés, besoin d'ancrer son texte dans un indubitable tissu de choses matérielles, dans les procédures exactes du quotidien. Si l'on veut écrire sur un lieu réel, pense-t-il, et même avec le projet d'en faire une œuvre de fiction, il faut bien qu'il y ait une part de vrai dans le texte. Et comment la trouver autrement qu'en se rendant *sur place* et en effectuant un inventaire, un relevé topographique, une description qui fasse foi comme un constat d'huissier ?

Le sort de sa nouvelle dépend de cette expédition. Jean-Paul se prépare à cette épreuve. Que va-t-il dire à la patronne du café ? Comment

va-t-il se présenter ? Le fera-t-il, d'ailleurs ? Il aurait tout intérêt à ne rien révéler de son projet, non, ne pas s'engager, rester neutre et objectif, distant, il se limiterait à observer le lieu et les êtres en se faisant passer pour un consommateur ordinaire.

- Bonjour. Qu'est-ce que vous avez comme bières ?

- Est-ce que je peux vous emprunter le journal ?

- Avez-vous déjà invité des écrivains ici ?

Il imagine la suite. Les suites.

Mais au moment du départ de son domicile, alors qu'il descend la rue Paul Bert, l'idée de cette destination n'est pas certaine, ce n'est qu'un possible, un probable, une hypothèse de travail. Ce voyage n'est pas si facile qu'il en a l'air. Il a déjà essayé plusieurs fois, mais curieusement, parvenu devant l'établissement il n'a pas osé entrer, saisi d'une sorte d'accès de timidité qu'il ne s'explique pas. La semaine dernière, il est revenu roder autour du café et s'est trouvé presque soulagé que l'endroit soit fermé, découvrant la pancarte sur la vitre de la porte : *Congés d'été du 4 au 29 août*. Aujourd'hui encore il est parti dans les rues, à peu près dans la direction de la préfecture, mais en effectuant de capricieux détours dans le quadrillage des rues du troisième arrondissement, ou selon un itinéraire tourmenté que lui dicte son inconscient, le petit carnet à spirale dans la poche gauche de sa veste, le petit enregistreur numérique dans la poche droite, deux mémoires auxiliaires sur lui, une mémoire de l'œil, une mémoire de l'oreille. Il descend en direction du Rhône, il s'en va vers le fleuve perpendiculaire. Plus d'une fois il se retrouve rue Mazenod, sur l'axe logique, mais dans l'intervalle il tourne à droite, à gauche, contourne un immeuble, revient sur ses pas, avant de reprendre le bon chemin. Ce n'est que par la pensée qu'il se trouve déjà devant le décor, donnant la réplique à l'autre personnage.

- Vous avez eu droit à un bel article dans *Le Progrès*. Une superbe idée que d'avoir installé tous ces livres. Ça m'a donné envie de venir.

- Vous ne connaissiez pas le café ?

- Si, je suis venu souvent auparavant. Il y a quelques années. Mais ce n'était pas pareil. C'était un autre endroit.

- Vous avez bien travaillé à la préfecture, n'est-ce pas ?

- Oui, je m'en souviens encore.

Suivant une pure logique de littérature, il a commencé à imaginer des dialogues, à les esquisser, avant même de rencontrer la patronne du café, sans idée précise de son corps ni de son visage, sans savoir si elle est bavarde ou taciturne. Du coup, il craint de la rencontrer. La réalité risque d'être trop éloignée de la fiction. Le décalage pourrait être fatal. Et

comment va-t-il l'appeler, cette femme, dans le texte : la gérante, la patronne, la tenancière ? Aucun de ces termes ne lui plait, ils ont tous une connotation marchande qui s'accorde mal avec ce qu'il imagine d'elle et du lieu, peuplé de livres. Quant aux mots *cafetière*, *bistrotière*, encore moins, ils manquent trop d'élégance.

- Voici longtemps que j'écris sur ce café, finirait-il par lui dire, abandonnant toute prudence. Mes pas m'ont porté au café Corneille. Mon inspiration tourne autour de votre café.

- Vous allez faire de moi une héroïne ?

- Pour le moins un personnage.

Croisant enfin la rue Pierre Corneille, il décide d'arriver par le trottoir d'en face, afin d'avoir une vue d'ensemble de la façade et pouvoir regarder le bistrot à distance, sans être trop remarqué. Il veut en prendre possession de manière systématique et progressive, d'abord l'extérieur, un plan large, puis il compte se rapprocher comme une caméra sur des rails, parvenant d'un pas égal jusqu'au trottoir même du café (d'où l'on commence à distinguer les livres sur les étagères), avant de pénétrer à l'intérieur. Mais il découvre d'abord, avec surprise et un léger agacement, que l'établissement ne s'appelle pas *Café Corneille*, mais *Le Corneille*. L'article fait partie de la raison sociale. C'est écrit sur le store. Ce nom, il l'a pourtant vu des centaines de fois. Pourquoi ne s'en souvenait-il plus ?

C'est un café banal, sans attrait particulier. *Le Corneille* est contigu à un autre bistrot, *Le Beaujolais*. De l'extrémité de l'un à l'extrémité de l'autre, de la gauche vers la droite, sur le trottoir, une continuité de tables et de fauteuils composent une seule terrasse étroite. Mais les tables sont de couleur différente, blanc crème pour le premier, noir pour le second, en les intercalant on formerait un damier de cases sombres et claires. La rue est déserte. Le café semble désert. Il a pris soin d'arriver vers quinze heures, à une heure en principe *creuse*, où ses anciens collègues doivent se trouver logiquement dans leurs bureaux. D'un coup il se jette à l'eau, traverse la rue presque en courant et sans prendre garde aux voitures, pénètre à l'intérieur du café dont la porte est grande ouverte.

Les livres, d'abord. Les livres, surtout. Ils occupent deux pans de murs, celui du fond, en face de la porte, celui de droite, opposé au bar derrière lequel une femme s'affaire, tête baissée. Il s'installe à une table au fond à droite, tout près des ouvrages. Il est le seul client. Le calme et le silence occupent tout l'espace, on se croirait dans une salle de la bibliothèque municipale, où l'on ose à peine chuchoter.

Alors que la femme s'approche, il enregistre son aspect. Sa silhouette, son visage lui sont presque familiers, il la voyait ainsi, mais peut-être

avait-il volé un peu de son image les dernières fois qu'il était passé fugitivement devant les vitres, sans entrer. Elle a le sourire qu'il avait prévu, sans lequel il ne pourrait poursuivre.

- Bonjour, dit-elle. Vous désirez ?

- Bonjour. Qu'est-ce que vous avez comme bières ?

Comme elle propose une liste, *Heineken, Blanche de Bruges, Leffe...*, il tente de la mémoriser pour la restituer ensuite à son carnet ou à son enregistreur numérique, pour emmagasiner de la matière, *des pièces rapportées du réel*, ces éléments fixes et objectifs du texte qui s'intitulera (c'est l'une des rares choses dont il soit sûr) *Café Corneille*. Le choix de bières est un peu court, et somme toute peu littéraire, pense-t-il, on devrait pouvoir déguster une Guinness en lisant Joyce, une Staropramen en lisant Kafka, une Sagres en lisant Pessoa, une Gueuze en lisant Simenon..., savoir les lire dans leur langue originale, en goûtant la bière originale...

- Une Leffe.

Il regarde les livres, en attendant d'être servi. Des ouvrages reliés, des éditions originales – dont beaucoup de la collection blanche Gallimard - et des poches. De tous formats, de toutes couleurs, mélangés. Il se lève et se rapproche, se penche sur leurs dos en inclinant la tête pour déchiffrer des noms d'auteurs : Colette, Maupassant, Alexandre Dumas, Balzac, Rousseau, Flaubert, Camus... Tirant de l'étagère *La Chute* de Camus, qu'il a lu tant de fois, il le feuillette et parcourt quelques passages au hasard, avant de le remettre à sa place et de regagner sa table.

Alors qu'elle revient avec la bière, il sent qu'elle le regarde de plus en plus attentivement.

- Excusez-moi, vous n'êtes pas Monsieur Nizet ?

- Oui, admet-il, plutôt surpris qu'elle le connaisse quand il vient pour la première fois.

- J'ai lu un article vous concernant, dans *Le Progrès*, avec une grande photo, et des clients de la préfecture m'ont parlé de vous. Je me suis d'ailleurs procuré votre ouvrage, dont on parlait dans le journal, il est en place dans les rayons.

Et elle va le chercher, l'extrait d'une rangée serrée, lui demande une dédicace, «Pas pour moi, pour tous les clients qui le liront.» Il prend son beau stylo-bille Mont Blanc et trace quelques mots :

*pour les amoureux et les fidèles
de la lecture et du café Corneille*

- Vous aussi, répond Jean-Paul en différé, vous avez eu droit à un bel article dans *Le Progrès*. Ça m'a donné envie de venir.

- C'est vrai, c'était un bon article. Le journaliste qui m'a rendu visite a été très intéressé par cette initiative. Et par la bourse d'échange, bien qu'elle ne remporte pas le succès que j'espérais.

- Et vous pensez obtenir d'autres articles ?

- Je ne sais pas. Mais un reportage est envisagé, pour la télévision régionale. Le réalisateur devrait bientôt venir effectuer les repérages.

- Vous voilà une vedette !

- Autant que vous !

- Un à un, conclut-il.

Elle retourne s'occuper au bar. Jean-Paul regarde autour de lui, les murs repeints à neuf, le mobilier renouvelé, la décoration changée, tous les livres sur les étagères. Chateaubriand, Proust, Chamfort, et même de la poésie : Verlaine, Apollinaire, Mallarmé... Quelle différence avec avant ! Le changement est extraordinaire, ce n'est plus le même café. On ne faisait qu'y passer, une brève station pour se remplir le gosier ou se vider la vessie, on a envie maintenant d'y rester. Le temps passe autrement, avec ces livres en réserve. Ou serait-ce à cause de la réserve de temps emprisonné dans les livres, ces milliers d'heures de lecture potentielle ? Combien de vies faudrait-il vivre pour épuiser la littérature ? Les décors sont faciles à transformer, à renouveler, les humains n'ont pas cette chance, pense-t-il. Leurs idées, leurs sentiments, leurs souvenirs – leur identité, tout est figé, définitif. On garde le même nom, on reste la même chose malheureuse et palpitante, insatisfaite. Jean-Paul aurait aimé changer de prénom tous les jours, ou en changer partiellement en gardant la première partie comme un radical, la racine Jean et le trait d'union invariables suivis d'un reste aléatoire, fluctuant, s'appeler ainsi Jean-Marc le lundi, Jean-Pierre le mardi, Jean-Marie le mercredi et ainsi de suite. A lui seul il aurait constitué une famille de Jean, une fratrie, un ensemble de frères dont il aurait emprunté les identités l'une après l'autre. Chaque matin, il aurait vidé la deuxième partie de son prénom composé, et enchâssé à la droite du trait d'union un prénom court, Marc, Philippe, Pierre, Jacques, Marie ou Yves. Paul aussi parfois, pour se reposer de ses masques.

Le dossier de sa chaise touche la bibliothèque, il est contre le mur de livres, il est comme adossé aux livres, qui font une sorte de matériau isolant. La préfecture est derrière lui, après le prochain bloc d'immeubles. Son périmètre entouré de hautes grilles. Il ne peut s'empêcher de penser à cette partie de sa vie, qui a tellement compté. Tant de jours, de mois, d'années passés dans ces bureaux. Tant de souvenirs, tant de connaissances. D'anciens collègues risquent de venir, des agents des directions

administratives ou des policiers du poste de garde, qui vont le reconnaître. Que devenez-vous ? lui demanderont-ils invariablement. Et il ne saura que répondre.

- Monsieur Nizet, on vous a vu dans le journal, lui diront-ils, comme ils diraient : On vous a vu à la télé.

La préfecture, c'est déjà loin dans le temps ; bien qu'il ne l'ait quittée que depuis quelques mois, un an à peine, il sent que la page est tournée. Mais elle est près dans l'espace, sa proche présence est un fantôme lourd, une menace, deux rues seulement la séparent du café. Les immeubles intermédiaires, les murs successifs ne seront jamais assez épais pour la contenir, il aurait fallu recouvrir la préfecture toute entière d'une chape de béton comme un site radioactif pour qu'elle n'émette plus ces ondes négatives. Il regarde la porte, il regarde à travers les larges vitres du café. Quelqu'un peut surgir à tout instant de là-bas, recréer le lien entre l'un et l'autre lieux. Jean-Paul a peur que quelqu'un vienne du passé, de derrière les murs, de derrière les grilles, de ce carré délimité par la rue Pierre Corneille, la rue de Bonnel, le cours de la Liberté, la rue Servient. Il est adossé au mur du fond, adossé à la préfecture, à ses années passées en préfecture, à ce passé où il ne se sentait pas vraiment à sa place, mais aujourd'hui non plus il ne se sent pas vraiment à sa place, malgré ses premières publications – deux livres parus chez des éditeurs confidentiels - il n'est pas encore un écrivain, il est encore un ancien de la préfecture en passe de devenir un écrivain. Comme un prisonnier en fuite qui n'a pas encore passé la frontière et qui risque d'être repris.

- Vous avez démissionné ? lui demande-t-elle soudain depuis le bar.

- Non, pas encore. C'est seulement une année sabbatique. Une année de transition.

Une année de transition, se répète-t-il intérieurement. Mais entre quoi et quoi ?

Il a commencé à écrire quelques pages d'un texte intitulé *Café Corneille* avant même de s'y rendre, avant de venir soumettre le thème à l'épreuve des faits. Il a imaginé les dialogues avec la patronne, hors du lieu, hors du temps. C'est nouveau, ces questions, ces réponses, ce théâtre à deux voix, pour deux personnages, cela vient à ses lèvres depuis peu de temps. Des plages de dialogues traversent ses jours. Il descend la rue Mazenod, par exemple, ou il remonte l'avenue de Saxe, des phrases croisées lui viennent en mémoire, à moins qu'il ne les invente. Mais il ne sait plus à quoi les raccrocher, les dialogues sont mouvants, fuyants, ils ne sont pas fermement ancrés dans le temps. Prendre appui sur eux, c'est partir à la dérive. Il y a des plages de dialogues en travers de sa pensée,

qui dérivent dans le temps comme des flottilles de bois sur un fleuve. Chaque fois, l'une des deux voix doit être la sienne, il en perçoit encore un écho assourdi à l'intérieur de son crâne ; de l'interlocuteur il n'a qu'une image floue, effilochée, et un noyau de mots à peine audibles dans un brouillard verbal. Il n'arrive plus à les dater, le jour, l'heure sont approximatifs ; il se souvient seulement si l'action était diurne ou nocturne, comme dans les scénarios de cinéma on devrait pouvoir se limiter en littérature aux notations *intérieur/jour*, *intérieur/nuit*, *extérieur/jour*, *extérieur/nuit* et au décor qui est associé.

Il chuchote dans l'enregistreur :

Café Corneille – intérieur/jour.

C'est nouveau, dans sa manière d'écrire, ces dialogues qui errent au fil du texte, entre les blocs de prose, qui suivent les courants du temps et vont s'échouer près d'une berge, contre la marge d'une page. Il en enregistre quelques-uns qui lui passent par la tête.

- Votre café n'a jamais inspiré un écrivain ?

- Que voulez-vous dire ?

- Ce café n'a jamais fait l'objet d'un roman, ou d'une nouvelle ?

Elle répond que non, mais que ça lui ferait plaisir qu'on parle de ce lieu, de son lieu.

- Vous allez écrire quelque chose ?

- Je ne sais pas. Je ne sais pas encore.

- Qu'est-ce que vous écrivez en ce moment ?

- Rien de programmé. Si je veux écrire quelque chose de précis, si je me force à faire des plans, je n'y arrive pas. Il faut laisser aller l'écriture, la laisser choisir sa pente. Mes pas m'ont mené au Corneille. Mon inspiration tourne autour de ce café. J'ai commencé un texte longtemps avant de venir, une sorte de nouvelle, et je ne sais pas si je le finirai, peut-être que ces notes disparaîtront, que j'effacerai tout, qu'il ne restera plus rien de mon passage.

Sur l'enregistreur il y a un petit bouton en bas à droite, avec le mot *erase*. Il suffit d'appuyer dessus pour que le message affiché soit supprimé, écrasé. Irrémédiablement détruit. Une petite pression du doigt ou de l'ongle, et le déroulé d'une parole qui aura tenu de la place dans le temps, de la place dans une vie, n'existera plus, comme si elle n'avait jamais existé. Un simple geste machinal, sans réfléchir, pour annihiler des phrases qui ont demandé une mobilisation de l'énergie et des forces de l'esprit. On peut effacer plus facilement qu'on ne crée, avec une manipulation réduite, et plus vite : deux secondes pour annuler un message dont l'enregistrement avait pris plusieurs minutes. Pas de doute, ça va bien

plus vite dans le sens de la fin des choses. La destruction, dans ses processus, conclut-il, est plus perfectionnée, elle a une sérieuse longueur d'avance sur la création.

Perdu dans ses pensées, il s'est à peine rendu compte que des clients sont entrés depuis quelques minutes et installés près de la vitrine. Trois hommes en bleus de travail sont attablés autour d'un pot de vin rouge. Ils semblent parfaitement indifférents aux livres. Et nullement gênés par leur présence aux murs. *Ils ne les voient pas*. Dans un tel quartier ce doit être la règle ; les ouvrages composent un décor incongru, rapporté : il s'agit peut-être pour la plupart des clients de l'un de ces faux décors de bibliothèques, des livres factices, pleins de vide ou de bois léger ou de carton pâte ou de polystyrène expansé. Ces hommes n'ont sans doute jamais eu la curiosité de vérifier s'ils étaient vrais, s'ils étaient lourds de milliers de mots. Ce n'est pas un café d'intellectuels tenu par une intellectuelle, mais un café populaire animé par uneoureuse de la lecture qui propose des livres, que seuls quelques-uns feuilletent.

Simenon, Céline, Proust, Mishima, Carver, Thomas Bernard... il parcourt les noms rangés sur les étagères. Ceux qu'il a lus, et surtout ceux qu'il n'a pas lus, qu'il s'est promis de lire sans l'avoir fait, ou qu'il n'a lu que peu, trop peu. De quel droit te prétends-tu écrivain, se reproche-t-il, alors que tu n'es qu'un si piètre lecteur ? Tu es trop occupé de toi-même, tu n'ouvres pas assez les livres, tu ne t'ouvres pas assez aux autres. Il balaye du regard les alignées de livres fermés sur eux-mêmes, serrés les uns contre les autres pour se tenir fermés. D'où lui vient cette difficulté, souvent, à dépasser le stade de leur pure contemplation ? J'aurai passé, se dit-il, plus de temps à rêver sur l'extérieur des livres, dans les librairies et les bibliothèques et aujourd'hui dans ce café, à rêver à la littérature, qu'à lire le contenu de leurs pages. La première de couverture, le nom de l'auteur, le titre, le nom de l'éditeur, le dos carré où sont reproduites les mêmes informations, la quatrième de couverture, le texte de présentation. Il fait le tour d'un livre comme il ferait le tour d'une maison qui n'est pas la sienne, curieux, attiré, mais sans oser entrer. Il lit à voix basse les noms des auteurs écrits à la verticale : Modiano, Le Clézio...

Il va la rejoindre au bar et, d'un geste circulaire, montre les rayonnages.

- Que du beau monde ! Aucun de ces auteurs ne vient boire chez vous ?

- Hélas, aucun. Vous êtes le premier écrivain vivant à entrer ici.

- Ecrivain, vous allez un peu vite. Il ne faut pas croire tout ce que disent les journaux. Je n'ai pas assez publié, je n'ai pas assez de lecteurs

pour me prendre vraiment pour un écrivain. A propos, vous n'organisez pas de lectures, de rencontres avec des auteurs ?

Il lorgne sur les bouteilles d'alcool exposées, qui se reflètent dans le grand miroir derrière le bar. Malcolm Lowry, pense-t-il, aurait commandé du mescal... et il revoit tous les piliers de bars de la littérature : Dylan Thomas, Hemingway, Bukovski et d'autres dont les fantômes translucides se mettent à tituber derrière lui, entre les livres et les alcools alignés.

- Pas encore, répond-t-elle, mais bientôt. Je réfléchis à un projet, à un programme. Paul Pavillon, qui vient parfois ici, m'a suggéré quelques auteurs. J'aimerais d'ailleurs vous inviter, si cela se confirme.

- Merci de cette proposition. Cela me ferait très plaisir. (Il marque un silence comme pour savourer cette opportunité.) Dites-moi, j'ai beaucoup de livres à la maison, les éditeurs m'en envoient en service de presse, je pourrais vous en donner quelques-uns.

- Volontiers. Tout ouvrage est le bienvenu. Et j'ai encore des étagères vides.

- Le choix est déjà impressionnant.

- Mais très insuffisant. Il y a d'énormes lacunes. Par exemple, je n'ai pas les œuvres de Corneille ! Un comble !

Il commande une nouvelle bière. Une Blanche de Bruges. A la fin du dix-neuvième siècle, des peintres désargentés abandonnaient leurs œuvres aux tenanciers des auberges en échange d'alcool. S'il écrivait ce texte sur *Le Corneille*, la patronne lui offrirait-elle la bière ?

- J'ai beaucoup écrit sur votre café avant même d'y être venu. J'ai noirci des dizaines de pages, nuit après nuit, sans savoir ce qui me fascinait dans ce thème, dans ce lieu que j'inventais au fur et à mesure de l'écriture. Peut-être le fait d'imaginer comment s'était transformé un café que je connaissais auparavant - ou bien cette association de deux lieux sans lien qui me sont également chers : le bar et la librairie, le bar et la bibliothèque, car j'y suis véritablement fourré, dans les bars, les brasseries, les librairies et les bibliothèques, j'y passe le plus clair de mon temps, comme on dit, je lis dans les bars, j'écris dans les bibliothèques, ces lieux en viennent à se confondre...

- J'aimerais bien que vous finissiez ce texte. Que vous me le donniez à lire. Vous allez faire de moi une héroïne ?

- Pour le moins un personnage.

Il retourne à sa table. Il n'a pas fini son verre. Pas fini non plus d'avoir envie de relire quelques passages de *La Chute*.

Un jour j'irai au café Corneille, s'était-il dit, pressentant que ce jour-là, sa vie et son œuvre n'auraient jamais été aussi près de se confondre. Et ce déplacement sur les lieux mêmes du drame est le seul moyen de mettre un point final à sa nouvelle.

En attendant, il a un chantier pour les jours à venir. Des papiers à classer, des notes à relire. Des dialogues mouvants qu'il doit arrimer entre les bornes d'un texte. Une histoire à reprendre à la lumière du réel. Un point de chute pour ses après-midi, avec la perspective d'une bière, sous la commode excuse des repérages. Il termine son verre. Par la vitre il voit un homme sur le trottoir d'en face, qui regarde attentivement le café. Qui braque soudain un appareil photo et prend quelques vues. *Rue Pierre Corneille. Extérieur/jour. Un plan sur la façade des deux cafés contigus, puis sur le seul café à gauche.* L'homme traverse la rue à pas réguliers, entre dans le bar, s'assied, promène son regard de façon circulaire. *Café Corneille. Intérieur/jour. Un homme assis à une table, un demi de bière devant lui.* Jean-Paul ressent un vague vertige, comme si le sol était posé sur un plateau qui entame sa rotation. Il n'a pas encore assez bu pour attribuer ce phénomène à l'alcool. Il se sent épié par le nouvel arrivant. Peut-être est-il le sujet d'un film, ou d'un reportage. Un personnage principal, ou secondaire, d'une histoire se déroulant dans un café. On est toujours le sujet d'un autre, pense-t-il, et cet autre est le sujet d'un autre, à l'infini.

Ce texte, *Café Corneille*, dont une première version est parue dans la revue *Harfang* en 2002, est protégé par le droit d'auteur.

Jean-Jacques Nuel a publié un roman *Le nom* (éditions A contrario, 2005) et deux recueils de nouvelles et de textes courts : *La gare* (éditions Orage-Lagune-Express, 2000) et *Portraits d'écrivains* (éditions Editinter, 2002).

Il tient le blog littéraire *L'annexe* :
<http://nuel.hautetfort.com>

Du même auteur sur Feedbooks

La nouvelle (2008)

Une revue prestigieuse vient d'accepter de publier son texte. Mais cette nouvelle, si heureuse, si providentielle, ne peut combler une aussi longue attente.

La donne (2008)

L'été, la plage et la providence. Au milieu des silhouettes de rêve, deux amis se félicitent de l'opacité de l'avenir.

Le petit appartement au sixième étage dans la prairie (2008)

De la difficulté de créer une communauté... Laurent et ses sept concubines, Christophe et ses sept avatars pourront-ils rejoindre le phalanstère ?

L'année des corbeaux (2008)

Sur la plaine des Chères, entre la route et l'autoroute, un adolescent découvre sa vocation littéraire.

Trois portraits d'écrivains (2008)

Ces trois textes sont extraits du recueil "Portraits d'écrivains" (Editinter, 2002).

Parfois humoristiques, parfois mélancoliques ou désespérés, toujours lucides et désenchantés, ces portraits d'écrivains mettent en scène une série de caractères, une constellation de destins qui vont et viennent de l'ombre à la lumière.



www.feedbooks.com
Food for the mind